

1

Ce n'était pourtant pas un très gros rafiot, mais, en se retournant pour l'honorer d'un dernier coup d'œil, je me suis dit qu'il avait l'air aussi imposant que les cargos qu'on avait croisés depuis que j'avais embarqué à Dakar. Sur le quai, les badauds s'arrêtaient, comme tétanisés, et j'ai soudain compris que ce qui le rendait étrange aux yeux des passants et, il faut bien le dire, passablement exotique à mon propre regard maintenant que je le voyais de l'extérieur, c'était sans aucun doute le pavillon rouge frappé de la faucille et du marteau qui flottait avec insolence à sa proue et semblait menacer de sa présence les yachts et les voiliers

qui constituent le paysage habituel du port de Nice. Après trois semaines de cabotage le long des côtes d'Afrique, j'avais presque oublié que c'était en territoire soviétique que j'avais voyagé. En fait, le *Ville de Kiev* n'était qu'un petit cargo qui avait connu des jours meilleurs et dont la coque tenait plus par les couches de peinture qu'administrat régulierement l'équipage que par les soudures d'origine, rongées depuis longtemps par le sel et les intempéries. Le capitaine, un vieux marin d'Odessa, me prenant sans doute pour un agent du KGB, m'abreuvait de professions de foi communistes chaque fois qu'il en avait l'occasion et guettait l'apparition de la moindre tache de rouille pour la faire immédiatement recouvrir d'un cataplasme de peinture afin que son rafiot restât aussi pimpant qu'il sied à un bâtiment naviguant sous le glorieux pavillon de l'Union soviétique. Bon marin au demeurant, à en juger par le talent dont il faisait preuve pour garder le *Ville de Kiev* à l'abri dès que le vent menaçait de dépasser force 7.

En dehors de ses litanies à la gloire de Lénine, du socialisme et de ses pères, c'était plutôt un brave type. Le soir, dans le carré, il racontait ses exploits autour du monde et je les écoutais en sombrant peu à peu dans la vodka que le

vieux servait *larga manu* dans les mugs utilisés aussi pour le café du petit-déjeuner. Un brave type comme on en rencontre parfois quand on croit que la vie vous a tourné le dos. Un brave type qui m'avait accepté à son bord sans poser de question et pour un prix dérisoire.

La veille de notre arrivée à Nice, il avait fait irruption dans le carré en brandissant un télégramme qu'il venait de recevoir. « Ce soir, c'est à la santé de la future Glorieuse République Soviétique Française que l'on va boire, dit-il en me plaquant une feuille entièrement rédigée en caractères cyrilliques sous le nez. Ça vient de Moscou, de l'Agence Tass, et ça nous informe de ce qui est en train de se passer chez toi, camarade. »

C'est comme ça que j'ai appris que la France, le pays que j'avais quitté sans le moindre regret depuis bientôt dix ans, était en train de se soulever contre ses dirigeants corrompus et que les forces progressistes du pays dressaient des barricades au cœur de Paris en flammes.

2

J'ai traversé la ville sans croiser le moindre char d'assaut. Il faisait aussi beau que le jour de mon départ et la population, loin de toute effervescence suspecte, vaquait nonchalamment à ses occupations.

J'ai acheté *Nice-Matin* et me suis installé à la terrasse d'un troquet. « Nouvelle nuit d'émeutes dans la capitale », titrait le journal. Sous la photo d'une barricade assiégée par des flics casqués, l'article rendait compte d'un nouvel affrontement violent entre étudiants et forces de l'ordre.

« Ils vont finir par se faire mal, a rigolé le garçon en apportant ma bière.

— En tout cas, ils font tout ce qu'il faut pour. Et ça dure depuis longtemps, ce cirque?

— Oh! Vous sortez d'où? Ça fait un bon mois que les journaux ne parlent que de ça.

— Pas ceux de Ouagadougou, en tout cas.

— C'est en Afrique, non? C'est de là que vous venez?

— Tout droit.

— Ben, vous n'avez pas dû lire les bons. Paraît que le monde entier parle que de ça.

— Possible, ai-je souri. Ce qui est sûr, c'est que les Russes sont au courant.

— Manquerait plus que ça. Tout le monde sait que c'est eux qui sont derrière. Eux et ce pourri de De Gaulle.

— De Gaulle?»

Il m'a balancé le sourire de celui qui connaît par cœur le fond des choses.

«Qu'est-ce que vous croyez? Qu'il a viré Pétain simplement en soufflant dessus? Les cocos lui ont filé un coup de main, et maintenant il leur rend la monnaie.

— Ça se tient», ai-je dit en hochant la tête.

J'ai plongé le nez dans ma bière et il a filé porter la bonne parole à un autre client.

Contre toute attente, j'étais plutôt content d'arpenter à nouveau les trottoirs de ma ville. Elle avait l'air en forme. Bien sûr, le nombre

de vieux qui claquaient leur retraite au soleil de la Promenade semblait avoir légèrement augmenté, mais je m'attendais à pire. En fait, et pour être parfaitement honnête, je ne m'attendais pas à grand-chose. D'ailleurs, je n'étais pas venu pour ça.

J'ai traversé la place Masséna, j'ai salué d'un signe de tête la paire de couilles du David et j'ai remonté la rue de France. Mon marchand de journaux favori était toujours là, mais le vieux avait dû lâcher la rampe car c'est un jeunot à cheveux longs qui m'a servi. Un rapide coup d'œil sur la une de *L'Humanité* m'a fait douter des propos du garçon de café. Si les cocos soutenaient les étudiants, ils le cachaient vraiment bien.

C'était l'heure où les putes prenaient position et j'eus l'agréable surprise de reconnaître quelques visages. Le temps ne leur avait fait aucun bien, mais j'en savais assez sur lui pour ne pas me faire d'illusions sur mon propre sort. Dix ans d'Afrique m'avaient sans doute rendu méconnaissable.

Parmi les rares choses intelligentes que j'avais faites dans ma vie, celle d'avoir résisté à l'envie de bazarder mon vieil appartement de la rue Rossini était sans doute la moins bête. J'avais même scrupuleusement payé les abonnements

à l'eau, au gaz et à l'électricité. Non que l'idée de rentrer me soit jamais venue, mais je m'étais dit que même un père comme moi avait le droit de laisser quelque chose en bon état à sa fille. Elle n'en avait pas encore eu besoin mais, ironie du sort, c'était précisément à cause d'elle que j'étais revenu.

J'ai ouvert la porte et les volets, je me suis mis en short et me suis attaqué aux dix années de poussière qui m'attendaient.

3

Ma mère disait toujours qu'on pense mieux dans un endroit propre. En voyant le soleil du petit matin inonder ma chambre par les fenêtres grandes ouvertes, je me suis dit qu'il devait y avoir quelque chose de vrai. Les meubles brillaient, la poussière avait disparu et mon cerveau fonctionnait avec la souplesse d'un moteur de camion sortant de révision. Il faut dire que je m'étais éreinté jusqu'au milieu de la nuit, que j'avais lavé, frotté, essuyé, aspiré et même ciré avant de m'écrouler sans même songer à prendre une douche. Au réveil, en découvrant mon chantier de la veille, j'ai eu l'impression d'avoir fait un saut de dix ans en

arrière. Je m'attendais presque à voir ma femme débouler avec le café et la première engueulade de la journée. Elle n'était pas là, bien sûr, mais la lettre qu'elle m'avait envoyée à Ouagadougou était posée sur la table de nuit.

*

J'ai eu ton adresse par l'ambassade et si je t'écris c'est parce que je ne sais plus quoi faire. Ça fait maintenant trois mois que je n'ai plus aucune nouvelle de Sophie. Ni lettre, ni coup de téléphone, rien. Je suis folle d'inquiétude. Je t'en supplie, Frédéric, reviens dès que tu auras lu cette lettre.

Domi

*

Merde! Elle avait attendu trois mois avant de me faire signe. Trois mois pour m'envoyer ces cinq lignes qu'elle avait certainement eu un mal de chien à écrire. Trois mois pendant lesquels ma Sophie s'était évanouie dans la nature.

Notre mariage avait tenu dix ans alors que, raisonnablement, on aurait dû arrêter les frais à la fin de la première année. C'était pourtant un mariage d'amour, un vrai. Une

passion si violente qu'elle nous poussait à nous déchirer de peur de la laisser s'éteindre. Nous ne pouvions vivre que sur le mode éruptif. La moindre discussion finissait en bagarre et si nos mots dépassaient largement nos pensées, c'était pour laisser toute latitude à la haine. Bien sûr, les réconciliations étaient à la hauteur de nos disputes, au point que nous avons fini par admettre que nous nous déchirions uniquement pour atteindre le délire sexuel qui clôturait la séance.

Mais c'était fatigant.

L'arrivée de Sophie avait un peu calmé les choses. Nous faisons attention à ne pas nous engueuler en sa présence, mais l'incendie couvait toujours et le jour où, pour la première fois, j'ai failli la cogner, j'ai compris que nous étions vraiment dingues et que ça allait mal finir.

Je lui ai annoncé que j'allais la quitter et, malgré son chagrin et son désespoir, je suis parti le plus loin possible.

J'ai su par la suite qu'elle avait trouvé un autre type et, comme elle ne l'aimait sans doute pas, elle était restée avec lui.

*

Je suis allé prendre le petit-déjeuner au bistrot du coin et j'ai lu la presse en attendant une heure décente pour appeler Domi. Les journaux traitaient de la dernière nuit d'émeutes à Paris. Ça semblait sérieux. Sorbonne occupée, barricades, combats de rue avec les flics. Certains journaux faisaient état d'une extension du mouvement en province, en particulier à Nice où le 4 mai, la veille de mon arrivée, les étudiants étaient sortis de la fac de lettres pour manifester en ville. L'article prétendait qu'ils étaient près de deux mille.

Il n'y avait pas de fac de lettres à Nice il y a dix ans. Quant aux deux mille étudiants dans la rue, j'avais un peu de mal à y croire. Nice n'était pas le genre de ville prête à accueillir des jeunes gens en colère. À part les traditionnels monômes de fin de bac où les futurs étudiants balançaient leurs encriers sur les couilles du David de la place Masséna, rien ne se passait d'un peu violent dans cette ville de retraités. J'ai cherché à comprendre les raisons de tout ce bordel, mais les journaux n'en parlaient plus.

*

C'est Domi qui a répondu au téléphone. J'espérais que ce serait son mec, mais c'est sa

voix à elle que j'ai reçue en pleine poire. Une voix qui a pris immédiatement le chemin de mes tripes après m'avoir gelé le larynx.

« Allô, a-t-elle répété. Qui est à l'appareil ?

— C'est moi. Frédéric. »

Pendant un moment interminable, j'ai cru que la ligne avait été coupée.

« Allô... Tu es toujours là ? »

Ma voix avait la tonalité de celle d'un crapaud sur le point d'être écrasé par un camion.

« Bien sûr que je suis là. Où veux-tu que je sois ? »

Sacré Domi, me suis-je dit, toujours la première à se relever.

« Je t'appelle de l'appartement. Je suis arrivé hier.

— Et t'as attendu tout ce temps pour faire signe ? »

Je connaissais bien ce ton. C'était celui qu'elle employait chaque fois qu'elle cherchait la bagarre.

« Ne commence pas Domi. C'est pas pour toi que je suis venu.

— C'est juste, a-t-elle dit après un long silence. On fait comment ?

— On se parle le plus vite possible. Et pas au téléphone.

— Il est comment l'appart ? », a-t-elle demandé d'une voix soupçonneuse.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Entre autres choses, Domi était une obsessionnelle de la propreté. Du genre à passer le chiffon chez son toubib avant de se déshabiller.

« Nickel. J'y ai passé toute la nuit.

— OK, alors. Dans une heure chez toi. »

*

Une heure pile, c'est le temps qu'elle a mis pour sonner à ma porte. Elle avait toujours été comme ça avec l'heure, à croire qu'on lui avait greffé un quartz à la naissance. Ce n'est qu'en posant la main sur la poignée que je me suis rendu compte de l'étendue de mon trac. J'avais mis dix ans à l'oublier, dix ans à me raconter que j'étais guéri, que j'en avais plus rien à foutre, dix ans à me persuader que ma main ne tremblerait plus et que ma voix resterait ferme. J'ai ouvert la porte brusquement, presque brutalement, comme on s'arrache un morceau de sparadrap sur un bout de peau bien poilu et, comme prévu, ça m'a fait mal.

« Entre. J'ai fait du café.

— C'est gentil. J'en bois toujours pas, mais c'est gentil quand même », a-t-elle persiflé en me gratifiant de son petit sourire penché.

Je me serais foutu des baffes.

« Entre. J'ai aussi du Earl Grey et du lait.

— C'est mieux », dit-elle en prenant possession de la pièce d'un coup d'œil circulaire.

Elle s'est installée dans un fauteuil en croisant haut les jambes. Bon Dieu, me suis-je dit, c'est impossible qu'elle n'ait pas changé pendant que moi je me décatissais à petit feu.

« Comment tu me trouves? »

Je n'ai pas répondu. C'était d'ailleurs moins une question qu'une façon d'établir clairement le fait qu'elle me lisait toujours comme son horoscope. J'ai fini de préparer le thé et j'ai posé le plateau devant elle.

« Parle-moi plutôt de Sophie.

— C'est ça, Frédéric, parlons *plutôt* de ta fille. Qu'est-ce que tu veux savoir?

— Bon Dieu, Domi, rien ne t'oblige à chercher tout de suite la bagarre.

— Ah bon... Parce que c'est ce que tu penses? Que je cherche la bagarre? »

Sa voix s'était mise à grimper dans les aigus et son pied droit était pris d'un début de frénésie. Je me suis senti soudain très las.